

## Conclusion

Ma tâche a été de dégager les limites de la théologie africaine contemporaine et d'en indiquer les promesses, à partir d'un point de vue de la théologie pratique. Tâche complexe et ardue que j'ai entreprise en précisant dès l'abord qu'elle ne signifiait nullement la négation des multiples acquis de cette discipline qui fait la fierté de l'Eglise famille de Dieu qui est en Afrique. Pour y parvenir, j'ai procédé à une confrontation critique globale de deux horizons. Le premier est celui constitué de certains échantillons de cette théologie, à travers sa pratique, ses courants, ses tendances, son impact, son déploiement, sa mission ainsi que la perception qu'en ont certains témoins de notre société. Le second horizon est celui du contexte de son évolution, ses enjeux, ses défis et ses attentes. Il résulte de cette confrontation que bien qu'ayant un statut scientifique aujourd'hui incontestable, la théologie africaine présente tout de même quelques limites qu'elle doit surmonter. Celles-ci partent de la menace de l'abstraction à la difficile mise en réseau entre ses divers pôles de rayonnement. Ces limites représentent un grand enjeu. Cependant, elles n'éclipsent pas pour autant les promesses de cette théologie qu'il faut considérer, à juste titre, comme un grand signe des temps dans l'Eglise de Dieu du siècle dernier. Parmi ces promesses, nous avons noté la croissance remarquable de l'Eglise chrétienne d'Afrique, dont la théologie africaine doit rendre compte, la diversité thématique et des pôles de rayonnement, ainsi que le renouveau méthodologique sur fond de la rupture épistémologique.

Au terme de cette brève réflexion, il sied de noter que la théologie africaine est appelée à poursuivre son bonhomme de chemin, dans la fidélité à l'Ecriture, qui est son âme, et à la Tradition, sans se déconnecter de l'accomplissement de l'Eglise en actes et des réalités de la société africaine. Elle doit être une théologie engagée, portée par les communautés de foi. Enfin, elle est appelée à la vigilance épistémologique, en demeurant attentive aux appels à rectifier son tir, mais sans trahir sa mission critique et autonome d'être au service de l'Eglise, en assumant courageusement le risque d'inviter celle-ci à s'engager, s'il le faut, hors des sentiers battus.

## La religiosité dans un monde enchanté

Jean-Michel COUNET

Université catholique de Louvain – Belgique

### Introduction

Un tel titre fait immédiatement penser à Max Weber et à sa célèbre thèse du « désenchantement du monde ». Le sociologue allemand aborde ce thème dans son œuvre célèbre, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*<sup>182</sup>, publiée en 1904 ainsi que dans une œuvre moins connue *La Profession et la Vocation de savant*, transcription d'une conférence prononcée en 1917. Un univers désenchanté est un univers où l'homme ne croit plus à la magie des rites, à l'efficacité des sacrements. Ce sont les calvinistes qui, pour Weber, ont radicalement remis en question l'idée que l'homme pouvait avoir barre sur Dieu et était en mesure de se le concilier par des rites propitiatoires. Pour les calvinistes, seule une vie pure sur le plan éthique compte aux yeux de Dieu. Une telle vie est signe de l'élection fondamentalement, et ne l'obtient pas. Des rites, des sacrements ne peuvent nous rendre bons, c'est nous qui, par notre excellence morale venant de la grâce, rendons bons nos actes. Des rites qui « marchent », bien loin de nous rapprocher du salut, pourraient au contraire être signes de malédiction, à l'instar de l'agir des impies auxquels tout réussit, selon un thème récurrent des Psaumes<sup>183</sup>.

Ce que les calvinistes avaient déjà effectivement mis en œuvre, les quakers vont le porter jusqu'à son terme en refusant tout rite. Seule la lumière intérieure venant de Dieu, celle de la foi, est digne de confiance.

Ce désenchantement du monde avait déjà été initié chez les prophètes bibliques qui critiquèrent sévèrement la tendance atavique du

182 Il y a quatre occurrences de l'expression dans cette œuvre. Dans la traduction française (de Jacques Chavy de 1964) republiée dans la collection Plon Pocket, Paris, 2010, elles se trouvent aux pages 117, 134, 177 et 179.

183 Entre autres Ps 10, 3-7 ; Ps 37, 1-2 et 35-36 ; Ps 73, 3-9.

peuple juif à se fier aux sacrifices, au détriment d'un authentique souci éthique d'aide à la veuve et à l'orphelin, de libération des prisonniers, etc.

En contraste avec le calvinisme, le catholicisme médiéval était vu par Weber comme promouvant une vision enchantée du monde, les rites et en particulier les sacrements y étant reconnus comme efficaces *ex opere operato*. Une magie était de fait à l'œuvre selon Weber dans le christianisme médiéval, grâce à laquelle le croyant pouvait se concilier Dieu, ainsi que des êtres surnaturels de second rang (anges, saints, âmes des défunts, etc.).

Par extension, on parlera de monde enchanté lorsque l'homme pense fermement évoluer dans un monde peuplé d'êtres surnaturels bons ou mauvais, avec lesquels il est possible d'interagir et de communiquer, pour obtenir de l'aide ou de l'influence néfaste desquels il faut se prémunir. Ces êtres surnaturels ou divinités ont leurs lieux, leurs domaines spécifiques de compétence. Si l'homme veut y accéder et y évoluer avec succès, il faut se concilier ces divinités tutélaires, le plus souvent en recourant à l'intermédiaire de personnes spécialisées (sorcières, prêtres, chamans, hommes-médecine...) qui ont pour ainsi dire un pied dans chacun des deux mondes et peuvent donner des conseils utiles pour éviter les faux pas et réussir dans ses entreprises.

Il n'est évidemment pas possible dans le cadre de cette contribution d'aborder tous les aspects de cette problématique du monde enchanté. Nous nous limiterons aux cinq considérations suivantes.

Première considération

Dans un tel monde, il y a présence constante d'un arrière-plan surnaturel, dont l'influence sur les événements observables est primordiale. Dans la culture grecque, les raisons de la guerre de Troie sont bien connues. Paris, jeune prince troyen, a séduit et emmené à Troie Hélène, la femme de Ménélas, roi de Sparte, au mépris de toutes les lois de l'hospitalité. Furieux de cette humiliation, Ménélas a demandé l'aide de son frère Agamemnon, lequel réunit tous les rois de la Grèce, et leurs armées pour porter la guerre devant Troie. C'est là la cause manifeste connue de tous, de la guerre de Troie. Mais il y a à prendre en compte un arrière-plan beaucoup plus secret : le concours de beauté entre les trois déesses où Paris fut choisi comme juge. Il accorda la palme à Aphrodite, qui lui avait promis qu'en cas de victoire elle lui donnerait la femme la plus belle du monde.

Il s'agit là bien entendu d'un récit imagé, mais il nous donne accès à des éléments clés de la conception que les Anciens se faisaient de l'action de leurs dieux dans le monde.

Cette notion d'arrière-plan surnaturel caché au plus grand nombre, accessible seulement aux esprits les plus clairvoyants, et dont l'influence est fondamentale pour comprendre le cours des phénomènes se retrouve

dans pratiquement toutes les cultures. Maurice Leenhardt, missionnaire protestant et ethnologue en Nouvelle-Calédonie, rapporte ainsi nombre de croyances et de faits curieux de la vie des autochtones kanaks. Ainsi, un jour, dans un village du bord de mer, une épidémie se déclare et perdure. Consulté, un chaman local explique qu'il y a une pirogue amarrée sur la côte, qui, en raison du mouvement des vagues, vient continuellement frapper un rocher. Or un dieu local considère ce rocher comme une de ses dents. Le dieu irrité est à l'origine de l'épidémie. Il faut de toute urgence déplacer cette pirogue et les choses vont rentrer dans l'ordre. On obtient immédiatement à ses recommandations. Et effectivement l'épidémie cesse<sup>184</sup>.

Deuxième considération

Un monde enchanté (au sens défini ici) n'est pas toujours un monde enchanteur. On rencontre de temps à autre la thèse selon laquelle, sous le paganisme, l'homme vivait dans une relation apaisée, heureuse, harmonieuse avec la nature et que ce serait le judéo-christianisme qui aurait introduit dans le beau fruit le ver de la culpabilité, de l'angoisse, suite à quoi l'homme serait devenu étranger à la nature. C'est Winckelmann, un esthète allemand, grand amoureux de la Grèce antique, et un des fondateurs de l'archéologie moderne, qui est à l'origine de cette croyance. Cette vision ne correspond pas du tout à la vérité. Le paganisme antique est traversé par un pessimisme, un désespoir quant au sens de la vie humaine, qu'on ne souligne pas suffisamment. Silène, le père adoptif de Dionysos, interrogé sur le fait de savoir s'il est bon pour l'homme de vivre, répondit qu'il valait mieux pour l'homme de ne pas naître et que si, par malheur, on était né, il fallait dans ce cas s'efforcer de rejoindre au plus vite le royaume de la nuit. Ce point de vue pessimiste sur l'existence est confirmé par l'histoire de Cléobis et Biton, rapportée par Hérodote<sup>185</sup>. Ces deux jeunes gens étaient les fils d'une prêtresse d'Héra. Lors d'une fête consacrée à la déesse, cette femme juchée sur un char où se trouvait aussi la statue de la déesse, devait être conduite en procession jusqu'au sommet de l'acropole d'Argos où se trouvait le temple. Les bœufs prévus pour tirer le char n'arrivaient pas. Pour ne pas compromettre la fête, les deux fils s'attelèrent eux-mêmes au char et réussirent le tour de force de tirer le lourd véhicule jusqu'à l'endroit requis, à l'admiration générale. Leur mère, qui se faisait féliciter par tout le peuple, éperdue de reconnaissance pour ses deux fils, adressa une fervente prière à la déesse, pour qu'elle leur accorde ce qui était le meilleur pour eux. Les deux personnes s'endormirent ce soir-là pour ne

184 MAURICE LEENHARDT, « La religion des peuples archaïques actuels », dans *Histoire générale des Religions*, t. 1, Paris, Librairie Armand Colin, 1947, p. 115. Repris dans Georges GUSDORF, *Mythe et Métaphysique. Introduction à la Philosophie*, Paris, Flammarion, 1953, p. 35.

185 Hérodote, *Historia*, II, 129.

jamais plus se réveiller. Pour eux aussi, le royaume de la nuit s'était avéré meilleur que n'importe quoi d'autre à la lumière du jour.

Ce n'est pas que la Grèce se soit complètement résignée à cette noire vision : les cultes à mystères, la philosophie, entre autres, se sont efforcés de construire un horizon positif à la vie humaine. Mais ils doivent être compris pour ce qu'ils étaient vraiment : une réaction forte face à la tentation récurrente dans le monde païen d'un pessimisme foncier à l'égard de l'existence.

Un aspect aliénant de cet univers enchanté est par ailleurs la superstition. Celle-ci était omniprésente, particulièrement chez les Romains : un sénateur romain qui, sortant de chez lui, remarquait un présage défavorable, rentrait *illico* chez lui et n'en ressortait pas de toute la journée.

Chez les Anciens également, l'emprise des oracles et des présages a atteint des sommets que nous avons aujourd'hui parfois peine à imaginer.

Lors de la bataille de Platées, les phalanges spartiates étaient en ordre de bataille face aux Perses, mais les présages étaient défavorables ; en conséquence de quoi les troupes ne bougeaient pas. L'avant-garde perse commença à s'enhardir, à s'approcher des rangs, tire ses flèches, blesse et tue de nombreux Spartiates. Ceux-ci ne bronchent pas. Enfin les présages devinrent favorables. Les troupes commencèrent le combat et remportèrent une brillante victoire qui signa la fin de l'espoir perse d'envahir la Grèce<sup>186</sup>.

La mentalité romaine est tout à fait similaire :

*Regardons une armée romaine au moment où elle se dispose au combat. Le consul fait amener une victime et la frappe de la hache ; elle tombe : ses entrailles doivent indiquer la volonté des dieux. Un aruspice les examine, et, si les signes sont favorables, le consul donne le signal de la bataille. Les dispositions les plus habiles, les circonstances les plus heureuses ne servent de rien, si les dieux ne permettent pas le combat. Le fond de l'art militaire chez les Romains était de n'être jamais obligés de combattre malgré soi, quand les dieux étaient contraires. C'est pour cela qu'ils faisaient de leur camp, chaque jour, une sorte de citadelle<sup>187</sup>.*

D'une manière également très significative, lors de l'expédition athénienne en Sicile dans le cadre de la guerre du Péloponnèse<sup>188</sup>, le

186 HÉRODOTE, *L'Enquête*, IX, 61-62 ; Numa Denis FUSTEL DE COULANGES, *La Cité antique* (Champs Flammarion, 151), Paris, Flammarion, 1984, p. 192

187 Numa Denis FUSTEL DE COULANGES, *Ibid*

188 THUCYDIDE, *La Guerre du Péloponnèse* (La Pléiade), VII, 50, trad. Denis Roussel, Paris, Gallimard, 1964, p. 1223. La note 2 aux pages 1650-1651 est très instructive : « Les devins et diseurs d'oracles pullulaient à Athènes, car, dans la cité la plus riche de Grèce, le métier était plus lucratif qu'ailleurs. Leur influence réelle est aussi difficile à apprécier que celle des voyantes aujourd'hui en France. En temps ordinaire, Les Athéniens se moquaient volontiers de ces charlatans et savaient rire des plaisanteries dont Aristophane les accablait. Quelques-uns, toutefois, avaient réussi à

général Nicias, alors que sa flotte était menacée d'encerclement par les Syracusains, ne prit aucune mesure, sur ordre de ses devins : une éclipse de Lune était jugée défavorable à tout mouvement de l'armée. Pendant trois fois neuf jours, l'armée grecque repoussa son départ. Lorsqu'enfin cette période fut passée, il était trop tard : l'encerclement naval était effectif. La flotte athénienne essaya bien de forcer le blocus, mais elle subit une cinglante défaite. Incapables dès lors de quitter la Sicile, les Athéniens périrent dans des conditions épouvantables.

Ceci donne à réfléchir : lorsque saint Paul déclarait à ses communautés que le Christ les avait libérées des éléments du monde<sup>189</sup>, il était suffisamment familier de la mentalité païenne commune pour parler en toute connaissance de cause.

### Troisième considération

La mentalité enchantée ou magique a souvent été associée en Occident à un stade infantile de l'histoire de l'humanité. L'animisme des sociétés antiques n'est effectivement pas sans analogie avec la mentalité infantile qui projette des traits humains sur les animaux, les végétaux, les objets inertes. Pensons, par exemple, à la manière dont l'enfant personnalise son « doudou ». Sur ce plan aussi, il semble que l'ontogénèse reproduise la phylogénèse. Et exactement comme l'être humain ne reste pas toute sa vie à l'état d'enfant, l'humanité est appelée à quitter la mentalité magique pour passer à une forme plus aboutie de rationalité qui envisage le réel tel qu'il est, dans son altérité irréductible.

En ce sens, Descartes considérait que la philosophie d'Aristote, en dépit de sa prétention à la rationalité, gardait des traces de pensée infantile<sup>190</sup>. La physique d'Aristote repose sur des oppositions de qualités sensibles (chaud/froid, sec/humide, lourd/léger...) et c'est dans l'enfance que ces catégories sont les plus prégnantes. De plus, Aristote prône un hylémorphisme généralisé, alors que pour Descartes seul l'homme est

acquérir une certaine autorité et même à jouer un rôle dans les affaires de la cité, dans la mesure où ils avaient su se faire les auxiliaires intelligents de sa politique. C'est ainsi que Périclès avait eu recours aux services de Lampon.

Au cours de la guerre et notamment à la suite de la peste et profitant du réveil de toutes les superstitions populaires, les devins accurent dangereusement leur influence sur la vie privée comme dans la vie publique des Athéniens. Ils surent notamment exploiter les scrupules du riche Nicias, qui, au lieu d'utiliser habilement, comme l'avait fait Périclès, se laissa souvent guider par eux. L'un de ceux qu'il écoutait le plus volontiers, Stilbides, savait, il est vrai, faire la part des choses et donner à son patron des conseils intelligents. Mais il mourut avant l'expédition de Sicile. Comme le fait remarquer Fustel de Coulanges à propos de cette éclipse, un devin mieux avisé "aurait dû savoir que pour une armée qui veut faire retraite, la lune qui cache sa lumière est un présage favorable". »

189 Col 2,8 ; 2, 15-16.

190 Cf. sur ce point Étienne GILSON, *Études sur le rôle de la pensée médiévale dans la formation du système cartésien*, Paris, Vrin, 1930, p. 168-173.

caractérisé par l'union substantielle d'une matière (le corps) et d'une forme (l'âme). Aristote, selon Descartes, a projeté sur le monde phénoménal environnant une structure ontologique propre à l'homme. Ce mécanisme de projection est typique de la pensée magique. Descartes considèrerait de plus les formes substantielles des substances naturelles comme des espèces de petits esprits répandus dans la nature, un résidu de pensée archaïque et magique.

En opposition à la philosophie aristotélicienne, Descartes va prôner une stricte séparation entre matière et esprit, entre étendue et pensée. La nature, vide de toute pensée, n'obéit qu'à des lois géométriques et mécaniques, alors que la pensée est dépourvue en elle-même de toute caractéristique quantitative et matérielle. Cette exacerbation de la distinction entre la pensée et la matière va contribuer, de toute évidence, à un désenchantement du monde, l'animisme étant considéré par Descartes comme indigne d'une pensée vraiment rigoureuse.

Descartes apparaîtra aux yeux des philosophes des Lumières comme le héraut d'une nouvelle rationalité, enfin adulte, qui rompt définitivement avec les compromissions magiques et animistes de la scolastique.

Cette contribution philosophique cartésienne au désenchantement du monde vient en complément du volet théologique davantage investigué par Max Weber.

Le projet des Lumières de désenchanter le monde montre néanmoins certaines limites. Il faut tout d'abord noter que la formule webérienne « désenchantement du monde » n'est pas, à notre avis, complètement correcte. Comme le montre très bien Jacques Ellul, c'est seulement la nature qui a été désenchantée. Mais le monde des hommes ne se limite pas à la nature ; il l'englobe dans quelque chose de plus vaste. Ainsi selon Ellul, le désenchantement de la nature (elle est réduite à une grande mécanique) s'est paradoxalement accompagné de l'enchantement et de la sacralisation de la technique<sup>191</sup>. L'homme se met à croire à la toute-puissance de cette dernière, il lui assigne la tâche de le faire parvenir au bonheur.

Au XX<sup>e</sup> siècle, ce culte de la technique s'est doublé de l'enchantement de la consommation. Pascal Bruckner montre particulièrement bien dans sa *Tentation de l'innocence* à quel point l'univers de la consommation est un univers enchanté<sup>192</sup>. Regardons par exemple la publicité : on ne cesse de nous y vendre des produits miracles, à l'efficacité proprement magique. Considérons notamment les publicités « Monsieur Propre » : on y voit le bon géant sortir du flacon, astiquer toute la maison en la laissant toute blingante et regagner sa bouteille une fois la mission accomplie.

191 Jacques ELLUL, *Les nouveaux possédés*, Paris, Mille et une Nuits, 1973.

192 Pascal BRUCKNER, *La tentation de l'innocence*, chap. 2 : *Le réenchantement du*

C'est véritablement Aladin et son génie à l'œuvre devant nous. Mais la publicité n'est enchantée que parce que le monde de la consommation dont elle est un des éléments essentiels l'est aussi : les rayons doivent être continuellement approvisionnés en nouveaux produits, et ceux-ci doivent cibler toujours davantage des publics spécifiques. L'hypermarché est une sorte de temple de la consommation, voire de paradis, où tous les désirs des clients — qui sont rois — peuvent être satisfaits. Le parc d'attractions est lui aussi une expression significative de cet « enchantement de la consommation » : la vie y est amusement et bonne humeur perpétuelle ; « tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil » pour reprendre le titre d'un film célèbre de Jean Yanne.

De plus, il n'est pas sûr qu'Aristote serait dépourvu d'arguments pour répondre à Descartes. Aristote pourrait rétorquer que l'homme, après tout, est bien inclus dans la nature. Son essai de comprendre la nature qui l'environne en projetant sur celle-ci des traits humains n'est donc pas si déraisonnable que cela, car il y a tout lieu de croire que la nature extérieure présente certaines analogies avec la nature proprement humaine. Aristote était tout à fait conscient de ce mécanisme d'extension à la nature extérieure des catégories par lesquelles l'homme se comprend lui-même<sup>193</sup>. On le voit notamment dans sa fameuse théorie des quatre causes : tout mouvement dans la nature requiert une cause matérielle, une cause formelle, une cause efficiente ou motrice et une cause finale. Cette théorie est manifestement issue d'une phénoménologie de l'action humaine, laquelle est bien un type de mouvement particulier, marqué par la temporalité<sup>194</sup> : la cause efficiente renvoie à ce qui précède l'action proprement dite, elle a un lien manifeste avec le passé ; la cause finale réfère manifestement à l'avenir ; quant à la cause matérielle, qui produit le mouvement effectif, elle a un lien avec le présent même de l'action. La cause formelle, quant à elle, renvoie à l'éternité : les formes chez Aristote sont dans une perpétuelle identité avec elles-mêmes, elles ne subissent aucun changement proprement dit ; ce qui change ce sont les supports ontologiques où ces formes sont reçues. Qu'Aristote soit conscient que la prétention à une validité de la théorie des quatre causes pour la nature entière vient d'une extension de l'homme à celle-ci est attesté par ses propres déclarations : les philosophes qui contestent sa

193 Cf. sur ce point Pierre DESTRIÈRE, « Finalité et subjectivité. Quelques remarques sur l'anthropomorphisme », dans *Études Phénoménologiques*, 12 (1994), p. 209-224, en particulier p. 218-219 : « Comme le disait déjà Aristote, l'homme est à la fois ce qui nous est le plus familier (*Histoire des animaux*, I, 6, 491a 20-23) et l'étant "le plus naturel" (*Mouvement des animaux*, 4, 706b 19), c'est-à-dire l'étant exemplaire dans lequel ou par lequel, pourrait-on dire, la nature peut se réfléchir. Comprendre la nature de manière téléologique, c'est-à-dire la comprendre comme ayant cette liberté de chercher en toutes choses le meilleur ou l'achèvement, repose sur l'auto-compréhension qu'a l'homme de sa propre nature désirante. »

194 Pierre DESTRIÈRE, « Temporalité et Causalité. Notes pour une philosophie aristotélicienne de la nature », dans I. COUTILLOU D'ARTIS et I. WINENBERGER (éd.), *Les*

théorie des quatre causes ne peuvent même plus, selon lui, se comprendre eux-mêmes.

### *Quatrième considération*

Il n'est pas certain non plus que renoncer à tout mouvement de projection vers le monde mette l'homme pleinement à l'abri d'un retour du monde enchanté. On a vu des savants professant un empirisme radical embrasser aisément des théories très étranges, tout à fait caractéristiques d'un monde enchanté. Un cas typique est celui de William Crookes (1832-1919), un spécialiste anglais des décharges électriques dans les gaz. Il finit par s'intéresser de près aux médiums et aux communications avec l'au-delà qu'il espérait étudier avec les méthodes empiriques des sciences de la nature.

### *Cinquième considération*

À notre avis, le modèle le plus pertinent pour penser les relations cognitives de l'homme avec le monde est celui de l'interaction mutuelle. D'un côté le monde est réellement autre que nous. Il exerce une action sur l'homme et ses facultés. L'image du monde induite par son action sur nous débouche sur une connaissance de celui-ci. Mais à côté de cette relation du monde à l'homme, il est aussi une relation de l'homme vers le monde. Il appartient au dynamisme du psychisme humain de projeter sur le monde des schèmes a priori de son imagination. Sans un tel mécanisme, il est douteux que l'homme puisse réellement appréhender le monde. Le rêve est une illustration particulièrement significative de cette capacité qu'a l'homme d'anticiper sur le monde effectif de l'expérience. L'être-au-monde résultant de cette double interaction est une dialectique, un dialogue constant de l'homme et du monde, où les deux contributions convergent progressivement et parviennent à une concordance, qui, pour l'homme, sera celle du réel dans toute son extension et sa profondeur.

## CHAPITRE II

# Relecture critique